

Jean-Marc Quaranta, *Un amour de Proust. Alfred Agostinelli (1888-1914)*, Paris, Bouquins, 2021, 446 p.

Marcel Proust, *Le temps perdu*, édition établie, présentée et annotée par Jean-Marc Quaranta, Paris, Bouquins, 2021, XLIV + 1040 p.

Grand spécialiste de la génétique textuelle, notamment de l'œuvre de Marcel Proust, et essayiste brillant, auteur d'ouvrages aussi variés que *Le génie de Proust* et *Houellebecq aux fourneaux*¹, Jean-Marc Quaranta a fait paraître, en 2021, deux publications majeures qui confirment ses différents talents dans le domaine littéraire ainsi que sa position dans le petit monde – en fait, pas si petit que ça – de la proustologie.

C'est d'ailleurs par une sorte d'auto-positionnement que commence le premier chapitre d'*Un amour de Proust*. Tout de suite, Quaranta met le lecteur sur la piste de son style et de son approche, à mi-chemin entre le sérieux d'un savant et l'humour d'un passionné de littérature qui, en suivant un correcteur automatique, transforme son moi proustien pour annoncer qu'« en France, ce n'est jamais facile d'être prussien » (p. 15) vu le risque, sinon la certitude, d'être vilipendé, soit par les admirateurs de l'écrivain, soit par les spécialistes, soit par les deux camps. Or, en publiant un livre sur Alfred Agostinelli présenté comme un « récit », Quaranta semble choisir, volontairement, cette dernière option. D'une part, s'attaquant à cet éternel inconnu du monde proustien et proposant sa biographie qui n'épargne pas au lecteur de références savantes aux manuscrits

¹ J.-M. Quaranta, *Le génie de Proust. Genèse de l'esthétique de la Recherche, de Jean Santeuil à la madeleine et au Temps retrouvé*, Paris, Honoré Champion, 2019 ; J.-M. Quaranta, *Houellebecq aux fourneaux*, Paris, Plein jour, 2016.

de l'auteur, il peut être sûr de décevoir les amateurs du Proust sans peine. D'autre part, faisant toutefois de cette biographie un livre « lisible » et surtout très personnel, non seulement à cause des origines niçoises qu'il partage avec l'objet de sa recherche, Quaranta se livre, poitrine ouverte, aux scientifiques pédants qui, ne pouvant rien lui reprocher sur le plan documentaire, s'inquiéteront de la légèreté du ton et de la métaphorisation du discours dont fait heureusement preuve le chercheur d'Aix-Marseille. Bref, *Un amour de Proust* est un récit qui ne recule devant aucune stratégie narrative qui puisse le rendre crédible, y compris celle qui met en scène le moi de l'auteur, ses proches et son intimité : « De retour chez moi, tandis que je chauffe l'eau pour le thé et que le regard de mes filles quitte un moment l'écran de leur portable pour se perdre derrière la baie vitrée, ma mère contemple d'un air absent la frise dont j'ai couvert les murs de l'appartement et où j'essaie de reconstituer la vie d'Alfred et Marcel entre 1912 et 1914 » (p. 138-139). En effet, Quaranta cherche les traces laissées par Alfred Agostinelli mais il se cherche aussi lui-même, il cherche sa méthode et une langue capable de rendre compte de cette enquête : « je ne sais plus bien si je suis chercheur, enquêteur littéraire ou romancier de la vie de Proust ; si j'écris une vérité possible ou s'il écrit à travers moi la vie qu'il aurait aimé vivre » (p. 185).

Un « récit », donc, et en même temps une méthode : « Dans ce livre, dit Quaranta, je n'ai pas cherché à faire surgir la vérité du mensonge, à tenir artificiellement le lecteur en haleine, à écrire une biographie romancée. Mon travail a consisté à rechercher les traces laissées par cet homme dans les archives, les journaux, les manuscrits, les lieux, la mémoire ; j'ai croisé les sources, posé des hypothèses, argumenté, vérifié, démontré ; j'ai tâché d'aller vers le vrai en tâtonnant, au cœur des ténèbres, celles du temps, des passions, des lacunes

de l'archive, de l'opacité des âmes » (p. 28). Signé par Jean-Marc Quaranta, ce credo aurait pu l'être par un des narrateurs modianesques, tellement l'auteur d'*Un amour de Proust* ressemble à ces derniers par son obstination, sa patience, mais aussi par la place qu'il accorde aux déceptions, aux manques et aux trous qui parsèment son champ de recherche. Par conséquent, il ne peut que prendre ses distances avec ces biographes de Proust qui, en parlant d'Agostinelli mais ne disposant que d'informations peu fiables, inventent des histoires fantaisistes qui, malheureusement, sont parfois entrées dans la vulgate proustienne : il suffit d'évoquer le cynisme indubitable d'Alfred ou l'achat présumé d'une Rolls... Dans le même temps, Quaranta relève le défi résultant du fait que, dans l'histoire d'Alfred, d'une part, les lacunes l'emportent vraiment sur les données vérifiables, d'autre part, comme il le dit lui-même, cette vie « se prête à tous les fantasmes », et la relation avec Proust « contient les éléments d'un *biopic kitsch* » (p. 25). Il s'agit donc pour l'auteur non seulement de mener une recherche que, probablement, personne n'a menée aussi méthodiquement avant lui – ce qui serait plutôt rassurant et par ce fait même ferait du chercheur un pionnier en la matière – mais encore d'en présenter les résultats de sorte à éviter les pièges du pseudo-biographisme facile qui sévit dans les librairies.

Or, disons-le dès maintenant, Jean-Marc Quaranta y réussit pleinement et, vers la fin de son récit, il peut affirmer en toute bonne conscience : « La légende d'une relation vénale et homosexuelle consommée charnellement ne tient pas devant les éléments que j'ai pu exhumer » (p. 358). En se débattant non pas avec de la matière trop abondante, comme il en a sans doute l'habitude en tant que spécialiste des manuscrits proustiens, mais, au contraire, avec de la matière qui fait défaut, le chercheur arrive à (re)construire une histoire certes enchevêtrée et sinieuse mais malgré tout

cohérente et convaincante, qui prouve que la réalité est « plus complexe que le récit qui fait de la relation des deux hommes une banale histoire d'argent facile et d'amour impossible » (p. 166). Il en va de même pour le portrait d'Agostinelli lui-même : en effet, il se dégage de cette histoire l'image d'un homme éloignée des stéréotypes forgés au cours du développement des études proustiennes dans lesquelles le chauffeur apparaissait toujours – un peu par la force des choses, un peu à cause de la négligence des chercheurs figés dans leurs positions de spécialistes de l'œuvre d'un grand auteur – non seulement à l'ombre de Proust, ce qui est inévitable, mais aussi comme une sorte d'accessoire, voire d'outil d'écriture. En un mot, Agostinelli n'existait que comme un être dépersonnalisé et dés-humanisé, partageant ainsi le sort de tous ces milliers d'êtres qui, au cours de leur vie, souvent non moins tumultueuse et riche en événements que celle d'un écrivain célèbre, ont eu le bonheur, ou le malheur, de s'être trouvés sur le chemin de cet écrivain, et que l'on ne distingue plus des personnages de son roman. Ainsi *Un amour de Proust* peut-il se lire dans la continuité des travaux consacrés aux compagnes ou compagnons de grands auteurs – comme *Vies de Charlotte Dufrène*², par exemple – mais aussi, sur un plan plus général (que nous appellerions volontiers, si nous n'éprouvions pas de répugnance pour les grands mots, « humaniste »), comme un manifeste pour les « vies mineures », démontrant – n'est-ce pas aussi un héritage, une leçon de Proust ? – la multitude d'amours, de joies, de drames et de détresses qui se cachent dans chaque parcelle d'une vie humaine.

2 G. Bordin, R. de Putter, *Vies de Charlotte Dufrène. À l'ombre de Raymond Roussel et Michel Leiris*, Paris, Les Impressions Nouvelles, 2016.

Ainsi, le statut d'Agostinelli est bien connu, et Quaranta ne le cache pas dès le début de son récit : « Hors de Proust, il est un être sans récit : un entrefilet dans les journaux de l'époque, une ligne à peine dans l'histoire de l'aviation. Il n'est pas un de ces héros dont la mort magnifie la vie, la sienne est inutile, venue trop tard ou trop tôt ; une mort d'avant-guerre. Ni brillant, ni obscur, il hante le *no man's land* de l'écriture biographique » (p. 27). L'auteur joue donc avec l'horizon d'attente du lecteur avide de découvertes sensationnelles ou de tournants spectaculaires – sans le décevoir, d'ailleurs, si on se met d'accord que, dans le monde proustien, cent ans après la mort de l'écrivain, chaque nouvelle découverte est *a fortiori* sensationnelle – tout en montrant comment la réalité (la personnalité d'Alfred) joue avec l'horizon d'attente de Proust lui-même : « Proust rêvait bordels, débauches, orgies ; Agostinelli est popote. Il faudra l'invention d'Albertine et celle de Morel pour que Proust hisse à travers eux Alfred à la hauteur de ce qu'il redoutait et espérait » (p. 193).

C'est là aussi qu'*Un amour de Proust* joue avec notre horizon d'attente : vies mineures, humanisme, certes, mais, honnêtement, n'est-ce pas à cause de Proust que nous nous penchons sur cette histoire ? À cause de la *Recherche*, bien sûr, mais aussi à cause de la biographie de l'écrivain qui, grâce à cet ouvrage fortement documenté, s'éclaire sur plusieurs points qui, jusqu'alors, pliaient sous le poids de mythes et légendes. Qui plus est, en maintenant un équilibre entre l'enquête et l'interprétation, Jean-Marc Quaranta permet de voir sous un nouveau jour certains épisodes de la vie proustienne ou, pour le dire plus simplement, de mieux comprendre certains états et sentiments, de situer plus précisément certaines décisions : « Quand Proust raconte qu'Agostinelli éclaire le porche de la cathédrale de Lisieux avec le phare de son automobile, il faut lire, sous la réalité vécue, qu'il est celui qui éclaire de bonheur la nuit de deuil »

(p. 114-115). En effet, pour reprendre cette métaphore, à la lumière du livre de Quaranta, l'apparition du chauffeur dans la vie de Proust constitue non seulement un épisode sentimental qui aboutit à retravailler la composition du plus grand roman de la littérature française mais encore une intrusion décisive dans une période de deuil, intrusion qui, si elle ne termine pas celle-ci, du moins y introduit une reconfiguration – sentimentale, spirituelle, professionnelle, au choix – qui conduit l'écrivain à faire des pas décisifs dans son projet. Ne serait-ce que grâce à un fait très simple : « Tandis que le jeune homme cherche, d'un doigt de moins en moins hésitant, les lettres sur le clavier de la Monarch, pour la première fois depuis la mort de sa mère, Marcel Proust n'est plus seul » (p. 157).

Pour dissiper le mythe d'un écrivain trop généreux à l'égard d'un secrétaire ingrat, Quaranta – à la manière d'un Nicolas Ragonneau, qui nous a régalés avec ses beaux livres d'économie proustienne³ – se met à calculer, approximativement, les dépenses de Proust relatives à Agostinelli ainsi que la valeur financière de l'aide que celui-ci a apportée à l'auteur de la *Recherche*. Or, il s'en ensuit que si « la générosité de Proust à l'égard d'Alfred est réelle, il ne faut toutefois pas l'exagérer [...]. En payant largement Alfred Agostinelli, Proust s'est avant tout montré généreux pour son livre : c'est moins le jeune homme qu'il a payé que la possibilité de publier rapidement le second volume de son roman » (p. 154).

Roman qui, à côté d'Alfred Agostinelli, Marcel Proust et Jean-Marc Quaranta, est le quatrième protagoniste de l'ouvrage signé par ce dernier. En effet, s'il est indéniable qu'*Un amour de Proust* fait sortir de

3 N. Ragonneau, *Le proustographe. Marcel Proust et À la recherche du temps perdu en infographie*, Paris, Denoël, 2021 ; N. Ragonneau, *Proustonomics. Cent ans avec Marcel Proust*, Paris, Le temps qu'il fait, 2021.

l'ombre la figure, jusqu'alors presque exclusivement mythique, du chauffeur de l'écrivain, ce récit propose aussi, presque à l'égal des travaux de critique génétique effectués par Quaranta, une plongée dans le processus créateur de Proust, tantôt sur le plan de menus détails du manuscrit, tantôt sur celui, plus général, des dispositions et des solutions que l'écrivain cherche, et parfois même trouve, pour son œuvre au cours de sa relation avec Agostinelli et en fonction de sa situation existentielle à cette époque-là. « C'est probablement, dit Quaranta, dans l'acte créatif qui consiste à se saisir des possibilités offertes par cette situation qu'on peut déceler le génie de Proust, génie destructeur puisqu'il ruine le roman de 1912, génie créateur puisqu'il va donner au roman une dimension nouvelle et ouvrir l'écriture sur une autre aventure, qui n'aura pas de fin » (p. 263). *Un amour de Proust* joue d'ailleurs souvent avec la dualité qui traverse la vie et l'œuvre de l'écrivain. En reprenant un peu la distinction entre le héros et le narrateur de la *Recherche* mais encore plus celle que Proust lui-même instaure entre le moi existentiel et le moi créateur, Quaranta montre, à plusieurs reprises, la tension à l'œuvre au sein du projet – existentiel et créateur – de Proust, tension qui nous révèle, parfois, ce qu'on pourrait appeler, peut-être, la folie de l'homme et la lucidité de l'écrivain. Autrement dit, son récit propose « une réflexion sur la manière dont la vie passe dans l'œuvre, et presque une théorie de l'écriture de Proust » (p. 187).

L'auteur dit ces mots à la fin de l'épisode qui constitue, sans aucun doute, un des moments les plus brillants de son ouvrage. Il s'agit du départ, autant célèbre que précipité, de Cabourg, provoqué probablement par un malentendu lié à la personne de Constantin Radziwill. Quaranta rassemble des pièces de cette histoire mystérieuse, vérifie avec soin tous les possibles, pour en faire un récit digne de figurer dans une anthologie du roman

policier sans pour autant perdre de vue l'impact de cet épisode sur l'écriture de la *Recherche*. D'autres coups de maître sont, par exemple, le moment où Quaranta, en consultant les pages tapées par Agostinelli sous la dictée de Proust et y trouvant des erreurs qui se répètent, telles *Elstie* au lieu d'*Elstir*, ou bien *Morpois* au lieu de *Norpois*, croit « entendre la voix de Proust » (p. 157) : le *r* final atténué ou la nasale initiale altérée ; ou encore celui où l'auteur renverse la thèse selon laquelle Proust ne connaissait pas l'anglais puisqu'il a écrit dans son cahier l'expression *excuse mi* alors qu'il s'agit en réalité d'une tournure du dialecte niçois, notée à partir des mots prononcés par le chauffeur... Sans divulguer le dénouement de l'histoire – là, rien de surprenant, Agostinelli meurt dans un accident d'avion –, mentionnons encore la façon dont Quaranta relie la mort du jeune pilote à l'œuvre de Proust sur le point de subir les transformations décisives que l'on connaît : « La mer finit par rendre le mort qu'elle contenait. Jonas sans baleine, Alfred a attendu huit jours avant de reparaître, métamorphosé en cadavre hideux pour renaître sous le visage rose et poupin d'Albertine désormais désirée, prisonnière, fugitive et morte » (p. 372).

La seule chose qu'on puisse reprocher à l'auteur d'*Un amour de Proust* – ou plutôt qu'on puisse tout simplement déplorer car on devine les obstacles qui ont motivé une telle décision – est le manque de matériel iconographique, d'autant plus regrettable que Quaranta se réfère, à plusieurs reprises, à telle ou telle photo qu'il semble d'ailleurs posséder dans ses archives personnelles... Néanmoins, malgré ce petit bémol, son ouvrage, aussi envoûtant que pertinent, constitue en soi un récit recommandable aux amateurs de biographies et d'histoires captivantes et, dans le même temps, contribue largement au développement des études proustiennes. Il remplit ainsi la promesse implicite – et en même temps humoristique – que son auteur

a donnée dans son compte-rendu de *La prisonnière* éditée par Luc Fraisse en disant qu' « affirmer, à propos d'Alfred Agostinelli, que "nous ignorerons quelles étaient ses dispositions vis-à-vis de Proust, et de quelle nature fut son séjour chez lui", c'est prendre le risque d'être démenti dans une publication prochaine »⁴.

Sur un autre plan, *Un amour de Proust* accompagne (ou s'accompagne de) l'édition du *Temps perdu*, « établie, présentée et annotée par Jean-Marc Quaranta ». *Le temps perdu* est le roman que Proust a essayé de faire publier en 1912-1913 et qui a été refusé par plusieurs éditeurs. Mais non, ce n'est pas *Du côté de chez Swann* qui a été refusé par Gallimard après la lecture des premières pages par André Gide. De même qu'*Un amour de Proust* réussit à démythifier certains épisodes de la biographie proustienne relatifs à la personne d'Agostinelli, l'édition – première – du *Temps perdu* permet de comprendre ce qui s'est vraiment passé avant la publication du premier volume de la *Recherche* chez Grasset. En effet, le lecteur obtient l'accès non seulement au texte même du roman mais aussi à un péri-texte très riche grâce auquel le travail proustien s'éclaire sur plusieurs points. Ainsi, dans sa « Présentation », Quaranta résume les démarches de Proust en vue de la publication du *Temps perdu* de même que les réactions des éditeurs à son manuscrit, dont l'état repousse non seulement ceux-ci mais encore les typographes qui y introduisent exprès des erreurs de toutes sortes... La « Présentation » constitue aussi un bel essai de génétique textuelle et de création littéraire dans lequel Quaranta explique à la fois l'intérêt de son édition (« donner à voir ce moment où le projet proustien trouve son point d'aboutissement

4 J.-M. Quaranta, « Éditer aujourd'hui À la recherche du temps perdu : à propos de l'édition d'*Albertine disparue* et de *La fugitive*, par Luc Fraisse », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 2021, n° 2, p. 419.

et se relance vers un autre horizon », p. XXVIII) et la valeur que celle-ci peut avoir pour un lecteur (« Lire *Le temps perdu*, c'est partager le rêve d'écriture de Proust, car c'est entrer dans l'intimité de son travail, de son projet romanesque, à un moment qu'il a tenu à faire connaître au public », p. XXXII). Enfin, Quaranta n'hésite pas à suggérer quel peut être l'enjeu de son édition pour l'image qu'on a de Proust et de la *Recherche* : « Indifférent aux chercheurs, inutile aux éditeurs d'inédits, *Le temps perdu* est aussi plus déstabilisant encore que les brouillons pour les admirateurs de Proust que nous sommes, car c'est sans doute avec lui que Proust, son œuvre et son génie apparaissent plus que jamais dans toute leur fragilité » (p. XXXIII).

Dans les principes généraux qui ont présidé à l'édition du texte – effectivement, assez accessible même pour un lecteur qui n'a pas l'habitude de lire les publications de ce type –, malgré la complexité du travail effectué (non seulement la présentation du texte mais aussi la confrontation avec les versions « officielles » des deux premiers volumes de la *Recherche*), Quaranta réussit à éviter les imperfections qu'il a reprochées à Luc Fraisse, telles que, par exemple, la non-différenciation de la police de caractère entre le texte du roman et celui des notes. La partie qui clôt ce volume de plus de mille pages est constituée d'un « Dossier » qui contient des documents – dans la majeure partie des extraits de correspondance – éclairant à plus d'un titre cette petite épopée qu'est l'histoire de la non-publication du *Temps perdu*, y compris le rapport de lecture minutieux qu'en a fait Jacques Madeleine (Normand) pour Fasquelle. Comme l'observe, en connaissance de cause, Quaranta, les reproches que Madeleine adresse à Proust « sont ceux qu'on lui formule aujourd'hui encore et qui détournent de lui certains lecteurs » (p. XV).

Un tel va-et-vient habile entre le passé et le présent, l'histoire et l'actualité, la tradition et la

nouveauté, est un des traits caractéristiques des travaux de Jean-Marc Quaranta. En ajoutant son petit grain d'ingéniosité à une érudition impressionnante et à la connaissance irréprochable des études proustiennes – non seulement dans le domaine de la génétique textuelle –, l'auteur d'*Un amour de Proust* non seulement ouvre de nouveaux horizons mais encore propose une nouvelle tonalité dans celles-ci. Ce qui, pour un chercheur s'occupant d'un grand classique à l'époque des nouveaux médias, constitue une qualité non des moindres.

TOMASZ SWOBODA